

Revue mensuelle — Directeur: Vid Mihelics — Rédaction et administration: Budapest V.,  
Kossuth Lajos u. 1. — Abonnements pour un an 4 US dollars.

## SOMMAIRE

*Ferenc Gál*: Encyclique du pape Paul VI sur l'Eucharistie. — Poésies de *Lajos Bittei*. — *József Félegyházy*: Commémoration de l'Université de Pozsony créée par le roi Mathias. — Poésie de *László Hegedüs*. — *Sándor Károly Klempa*: Oeuvre de *Károly Goldmark*. — *Sándor Budai Balogh*: La matinée d'un vieil homme (nouvelle). — *Morris West*: L'avocat du diable (extrait du roman). — *Vid Mihelics*: Idées et faits (seconde moitié de la dernière session du Concile). — *István Előd*: Le petit sentier (les vertus naturelles).

*JOURNAL*. Confiance en l'année nouvelle (*Vid Mihelics*). — Mauriac octogénaire (*K. D.*). — Journal du lecteur (*György Rónay*). — Chronique théâtrale (*Károly Doromby*). — Beaux-arts (*I. D.*). — Chronique musicale (*László Rónay*). — Films (*Lajos Bittei*). — Prêtresses catholiques? (*Béda Joanelli*). — Recherche de la voie vers l'architecture de l'avenir par Le Corbusier (*László Ferencz*). — Les étudiants d'université et la question sexuelle (*Endre Szigeti*). — Notes (*r. gy.*)

## ENCYCLIQUE DU PAPE PAUL VI SUR L'EUCCHARISTIE

par Ferenc Gál

L'auteur (professeur de dogmatique à l'Académie de Théologie de Budapest) au premier abord expose que la publication de l'encyclique intitulée „Mysterium fidei” a été provoquée par l'explication nouvelle du mystère de l'Eucharistie qui commençait à se répandre surtout dans le milieu des théologiens hollandais, et contre laquelle le corps épiscopal hollandais avait déjà préalablement pris position. Les principaux propagateurs du nouveau point de vue étaient Schoonenberg et Smits, partisans, sur le plan philosophique, de la phénoménologie existentialiste, c'est à dire qu'ils ne jugent pas l'homme d'après son essence intérieure, mais plutôt sur ses rapports personnels. Donc, dans le cas de l'Eucharistie, ce ne sont non plus les signes objectifs, mais plutôt le rôle collectif qui est important. Ils ne portent pas leur attention sur le caractère de sacrement et de sacrifice, mais sur l'explication de la présence personnelle du Christ. A leur avis, l'expression ecclésiastique traditionnelle, la transsubstantiation, objective la présence du Christ et n'est pas propre à la recherche d'un contact personnel de l'homme avec lui. En disant seulement que le corps et le sang du Christ se substituent à l'essence du pain et du vin, on ne conçoit sa présence que d'une façon trop statique et trop rigide.

Il vaudrait mieux, disent-ils, nommer l'Eucharistie exclusivement la „Cène” à laquelle le Sauveur ressuscité nous convie. Le Christ a promis que là, ou deux ou trois fidèles se rassembleraient en son nom, il serait aussi lui-même avec eux. L'Eucharistie donne une expression tangible de cette présence personnelle. Le pain et le vin sont des dons reçus de la main du Christ. La bonté, l'amour du donateur sont compris dans le don.

Par suite de sa divinité, le Christ peut beaucoup mieux s'identifier à son don que l'homme. En effet, il s'identifie à tel point au pain et au vin, qu'il se désigne à nous comme notre nourriture spirituelle. Nous ne pouvons cependant pas dire qu'il est corporellement présent, mais plutôt en pensée et en volonté. Corporellement, il reste au ciel, mais il exprime sa présence personnelle partout où l'on se rassemble pour célébrer la Cène. Le pain et le vin ne se transforment donc pas, et demeurent pain et vin, qui ne symbolisent l'amour généreux du Christ que comme nourriture et boisson. Mais, en tant que don, le sens et le but du pain et du vin changent. Ils ne sont pas une nourriture naturelle, mais signifient la grâce du Christ dont le but est d'établir un contact personnel avec lui. Au lieu de la transsubstantiation, nous devons plutôt parler de transformation de sens et de but (transsignificatio et transfinalisatio). Or, si les espèces du sacrement ne sont que de tels symboles, la présence du Christ ne dure que jusqu'à ce que nous soyons réunis autour de lui pour le repas spirituel, c'est à dire seulement pendant la messe. Il n'est donc pas question de communion individuelle, de messe privée, ni d'adoration du Saint-Sacrement en dehors de la messe.

C'est d'un ton paternel que l'encyclique du pape prend position contre la conception que nous venons d'énoncer. Il reconnaît que les auteurs sont animés de bonnes intentions et qu'ils voudraient rapprocher l'amour du Christ de l'homme moderne, mais il déclare qu'il ne faut pas nous écarter du mystère pour une explication rationaliste, et qu'il ne faut non plus revaloriser les dogmes déjà rédigés par l'Église, c'est à dire en modifier la signification de façon à ce que leur sens original se perde. En effet, pour les dogmes, l'Église ne puise pas ses expressions à quelque degré de la science qui évolue, ni à quelque domaine variable de la culture, mais elle utilise les mots correspondant à l'expérience humaine générale et inéluctable, dont le sens est durable en tout temps. Les dogmes ne peuvent tout au plus qu'être approfondis, mais le sens n'en saurait changer.

---

## COMMÉMORATION DE L'UNIVERSITÉ DE POZSONY CRÉÉE PAR LE ROI MATHIAS

par József Félégházy

L'auteur (professeur de l'histoire de l'Église à l'Académie de Théologie de Budapest) remet en mémoire que l'année 1965 marquait le cinquantième anniversaire d'un important événement de l'histoire de la culture hongroise. En effet, c'est en 1465 que Mathias (1458 — 90), le grand roi hongrois de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle entreprit les premières démarches pour la fondation d'une université à Pozsony, ville hongroise au riche passé historique, située au bord de la frontière occidentale du pays (depuis 1920, elle a été rattachée à la Tchécoslovaquie sous le nom de Bratislava; en latin, on l'appelait Posonium, et en allemand Pressburg).

Ce n'était pas la première tentative de fondation d'université de l'histoire hongroise. Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, la ville épiscopale de Veszprém possédait en ses murs une florissante école supérieure de caractère universitaire, dont la création révélait de toute évidence les traces importantes des relations culturelles franco-hongroises. Les débuts remontent à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, alors que plusieurs étudiants hongrois ayant

séjourné à Paris, entre autres Lukács qui fut par la suite archevêque d'Esztergom et primat de Hongrie, en rapportèrent la renommée de son université dont ils vantaient l'enseignement. C'est alors que Béla III (1173—96) épousa Marguerite, soeur de Philippe II, roi de France à cette époque. Comme Veszprém était la ville de la reine, l'influence de l'université de Paris continua à s'y développer. Robert (1209—26) évêque de Veszprém, né à Liège, d'origine française, ayant fait ses études à l'université de Paris, poursuivit encore ce développement. Le document du roi László IV daté de 1276 qui annonçait l'anéantissement de l'université de Veszprém, raconte que l'enseignement des arts (artes liberales), de la littérature et du droit (cultus justitiae) s'y déroulait comme à Paris, en France („... prout Parisiis in Francia doctrine preeminencia docencium et copiosa discencium frequentia...”)

En 1367, à la place de cette université détruite, le roi de Hongrie Nagy Lajos (Louis le Grand) (1342—82) descendant de la maison Anjou de France, avec l'autorisation du pape Urbain V, lui-même d'origine française, fonda à Pécs (Quinqueecclesia) une université (à l'exception d'une faculté de théologie). Lorsque cette institution périclita, en 1388, ce fut l'université de Zsigmond (roi de Hongrie et empereur du Saint-Empire) de la maison de Luxembourg qui ouvrit ses portes à Obuda. Cependant, la rigueur de l'époque et ses vicissitudes en eurent bientôt raison.

En 1464, le roi Mathias voulut remédier à cette lacune. Mais son but était aussi de favoriser l'indépendance intellectuelle de son royaume, d'ouvrir à de larges couches de la population la voie de l'instruction d'un niveau plus élevé et d'être dans son pays le propagateur du mouvement humaniste qui prenait son essor. En effet, de tous les rois d'Europe, Mathias fut l'un des plus généreux mécènes de la littérature humaniste et de l'art de la Renaissance. C'est ce dont témoignent les écrivains humanistes renommés, les savants et les artistes venus surtout de l'Italie qui l'entouraient, formant à sa cour un cercle artistique et littéraire des plus animés, ainsi que les constructions de grande envergure qu'il entreprit (Buda, Visegrád), sa bibliothèque Corviniana de renommée mondiale, et la fondation de la nouvelle université.

János Vitéz archevêque d'Esztergom, chef du mouvement humaniste en Hongrie à cette époque, fut chargé par le roi Mathias de l'organisation de l'université. Aussi bien au point de vue matériel que spirituel, il peut en être considéré comme le fondateur. Son premier soin fut la composition d'un excellent corps professoral; et dans ce but, il s'adressa à plusieurs célèbres savants d'Italie, de France, d'Allemagne et de Bologne.

Pendant que la correspondance avec les professeurs de l'étranger se déroulait, à Pozsony avec la contribution du roi et de l'archevêque, pour l'université, on fit l'acquisition d'un bâtiment qui fut transformé et équipé conformément à sa destination. On projetait d'organiser l'université en collège, donc on y aménagea des logements pour les professeurs et pour les étudiants de l'internat. Lorsque les travaux furent achevés et que les professeurs furent arrivés, l'inauguration solennelle de l'université put avoir lieu le 20 juin 1467.

Bien que l'autorisation du pape ait donné en exemple l'université de Bologne, les circonstances exigeaient que l'on adoptât plutôt le système de Paris. Donc, on y instaura l'organisation intérieure et la marche des études des universités dites de chancellerie, telles que celles de France d'Angleterre et d'Allemagne. Ainsi, l'esprit scolastique et les matières d'études du moyen-âge s'y faisaient encore puissamment valoir. Mais les

fondateurs, Mathias et l'archevêque, veillèrent à ce que la nouvelle tendance spirituelle de l'humanisme y trouvât également son foyer et ses propagateurs. C'est dans ce but, que l'on avait engagé des professeurs rattachés à l'humanisme, qui connaissaient la langue et la littérature grecques, qui annonçaient des conférences sur les classiques de l'antiquité, qui s'étaient appropriés la finesse littéraire du style et qui suivaient avec intérêt l'évolution des sciences naturelles, de l'histoire et de la pédagogie.

Nous ne connaissons pas l'ensemble du corps professoral nouvellement constitué, dont il ne nous est resté que quelques noms. Parmi eux nous citerons Mgr. Angelus de Pern, l'un des professeurs de théologie, français, de même que peut-être le seul professeur connu de la faculté de médecine: „Mgr Petrus doctor artium et medicinae”. Le professeur de droit, Giovanni Gatti était italien, le professeur des arts libéraux Mart. Ilkusch était polonais. Nous connaissons les noms de trois allemands: Joh. Regiomontanus, Nikol. Schricker et Matth. Gruber, et ceux de deux hongrois: Lórinck Koch, qui enseignait la théologie, et György Schonberg, qui enseignait le droit et assumait en même temps les fonctions de vice-chancelier.

Le plus célèbre d'entre eux est Regiomontanus.

Plusieurs de ses ouvrages ont trait à la Hongrie. Nous en citerons le plus important de sa vie: „Tabulae Directionum” (nommé aussi Ludas Pannoniensis). Il l'écrivit à Esztergom sur l'instigation de János Vitéz, dont il était l'hôte, et qu'il lui dédia dans une préface enthousiaste. L'ouvrage qui contenait les calculs corrigés du cours des astres, fut pendant deux siècles l'auxiliaire indispensable de l'astronomie. Sa première édition fut suivie de huit autres. Ses calculs lui révélèrent les fautes du système de Ptolemaeus, qu'il exposa dans ses conférences. Puisqu'il avait écrit son livre à Esztergom, la Hongrie fut peut être la première place où fut proclamée pour la première fois la théorie de l'astronomie de l'époque moderne qui renversa la science.

Voilà donc, de quelles notoriétés pouvait se targuer la jeune université de Pozsony. Malheureusement, ces glorieux débuts n'eurent pas de suites. Il s'avéra qu'elle n'était pas construite sur des bases objectives solides, mais sur des fondements personnels instables. L'organisateur, l'administrateur, l'âme en était János Vitéz. Et lorsque survint son malentendu avec le roi, puis sa mort en 1471, la plupart des professeurs étrangers s'éloignèrent. La vitalité de l'université déclinant rapidement, Mathias conçut et mûrit en lui-même l'idée de la transférer dans la capitale, à Buda, au lieu de la laisser à Pozsony. C'est ainsi que la fondation de Pozsony cessa définitivement en 1490.

---

## OEUVRE DE KÁROLY GOLDMARK

par Sándor Károly Klempa

L'auteur (ancien professeur de l'ordre des prémontrés, actuellement administrateur apostolique du diocèse de Veszprém) commémore Károly Goldmark, l'un des plus grands compositeurs d'opéras de la Hongrie, auteur universellement connu de la Reine de Saba, à l'occasion du cinquantenaire de sa mort.

Goldmark est né en 1830, vers la fin de l'époque des réformes, à Keszthely, ville située à proximité du Balaton. Son père, chantre juif de l'endroit, avait encore 17 autres enfants à élever. Comme le traitement de chantre n'y suffisait pas, à l'automne de 1835, la famille se rendit à Tab, puis au printemps de 1837 à Németerkesztúr. C'est là que le musicien passa les plus heureuses années de son enfance.

Les parents s'aperçurent de bonne heure des dons de leur fils Károly pour la musique et en 1842 le firent inscrire à l'école de musique de Sopron. Après deux ans d'études, il les poursuivit à Vienne, mais au bout d'un an et demi, sa pauvreté le contraignit à rentrer chez ses parents. En qualité d'élève particulier il se prépara à l'examen qu'il passa avec succès à Wienerneustadt. Ce fut le premier et le dernier examen officiel de Goldmark. Bien qu'il se soit fait inscrire de nouveau au Conservatoire de Vienne, il dut bientôt cesser ses études à cause des événements de la révolution de 1848. Son frère aîné, l'un des chefs étudiants de Vienne, fut obligé de s'enfuir et Károly aussi rentra en Hongrie où il lui fallut chercher un gagne-pain. Au début de 1848, il fut admis à l'orchestre du théâtre de Sopron, en qualité de premier violon. Mais son traitement ne lui permettait tout juste que de ne pas mourir de faim. Plus tard, la troupe se rendit à Győr et c'est là que le 20 mai 1848, Goldmark donna son premier récital de violon, organisé au profit des soldats blessés au siège de Budavár.

Après l'échec de la guerre d'indépendance hongroise, à la suite de longues pérégrinations, il entre à l'orchestre du théâtre de Pest. Au bout d'un an et demi, en 1851, il part pour Vienne où il continue à subir de grandes privations. C'est là qu'il fut le professeur de piano de Karolina Bettelheim, qui devint plus tard une célèbre cantatrice et pianiste, mais qui, à cette époque n'avait que 7 ans. Tout en travaillant beaucoup, Goldmark étudiait avec acharnement pendant tout le temps libre dont il disposait. Après un nouveau séjour en Hongrie, en 1859 il se fixa définitivement à Vienne, qui était le centre musical du siècle dernier.

L'auteur relate aussi d'une manière approfondie les oeuvres musicales de Goldmark parmi lesquelles l'ouverture de Sakuntala et l'opéra intitulé la Reine de Saba remportèrent le plus vif succès. Ce dernier fut représenté pour la première fois à Vienne en 1875. On peut constater que Goldmark a introduit dans cet ouvrage de nombreuses impressions et des souvenirs religieux qu'il tenait de son père. Certains prétendent que son père était, sans le savoir, un musicien encore plus doué que lui. L'opéra intitulé Merlin est une autre de ses oeuvres de caractère chrétien, qui a pour sujet le problème de l'amour céleste ou de l'amour charnel. Son concerto pour violon en si mineur et son opéra „Le prisonnier de guerre” sont aussi connus.

Goldmark s'enthousiasmait toujours pour la nature, ce dont témoignent ses oeuvres chorales et ses chants. Les impressions de ses séjours en Hongrie s'y font également sentir. Son oeuvre pour orchestre intitulée „Noces de village” présentée en 1876 à Budapest en est aussi le fruit. En effet, Goldmark a gardé jusqu'au bout ses relations avec sa patrie. Le fait qu'il a cédé à la capitale hongroise le droit de représentation pour la première fois en décembre 1902 son cinquième opéra intitulé Götz von Berlichingen le prouve aussi. La même année, il a écrit un poème symphonique composé sur des motifs musicaux hongrois à la mémoire de Zrinyi, l'un des plus grands héros nationaux hongrois à l'époque de la domination turque. Cette oeuvre intéressante débute par l'atmosphère

paisible des prairies hongroises, puis les trompettes retentissent et la bataille commence. On crut alors que cet ouvrage était l'introduction d'un opéra hongrois à venir. Goldmark avait déjà 79 ans, lorsqu'il fit à ses contemporains la surprise d'une nouvelle composition d'inspiration hongroise intitulée „Les jours de ma jeunesse”. Des rythmes hongrois ouvrent cette oeuvre étrange, on sent que l'action se passe en territoire hongrois. Ce sont les jeunes années de Goldmark qui revivent dans cette musique composée dans sa vieillesse. Le dernier de ses opéras, qu'il a écrit à l'âge de 78 ans est: „Conte d'hiver” Il fut représenté d'abord à Berlin, puis pour la dernière fois à Budapest, en 1910.

Le 2 avril 1914, lorsque la mobilisation fut décrétée dans la monarchie austro-hongroise, Goldmark passait l'été à Abbazia. Il se mit tout de suite en route afin de prendre congé de Karli, son petit-fils bien-aimé, appelé sous les drapeaux — Karli tomba bientôt sur le champ de bataille de Serbie. La mort de son petit-fils affecta profondément Goldmark, qui s'alita pour ne plus se relever. Il mourut le 2 janvier 1915 en contemplant le portrait de Beethoven accroché au mur. „Ce regard muet était le symbole de la vie de Goldmark remplie d'amour, le symbole de la vie retirée de cet homme renfermé qui vivait et travaillait en silence, presque caché, qui n'avait jamais fait de mal à personne, et qui, dans les temps les plus difficiles avait toujours levé les yeux vers le ciel”-dit l'auteur pour terminer.

---

## CONFIANCE EN L'ANNÉE NOUVELLE

par Vid Mihelics

C'est en quelque sorte le propre de la nature humaine de franchir le seuil de chaque nouvelle année avec de nouveaux espoirs.

Ainsi sommes-nous aussi, catholiques de la Hongrie socialiste. Nous voudrions croire qu'au cours de l'année qui va suivre, soient résolus les problèmes internationaux qui souvent, et parfois même de façon alarmante, mettent la paix mondiale en danger, entravent le travail créateur et compromettent la prospérité des peuples. En effet, nous sommes persuadés que dans la mesure où le bon sens, le sentiment de responsabilité et le désir de la justice prendront le dessus dans la politique, se raffermira également la coexistence pacifique des divers régimes sociaux, ce qui ne manquerait pas d'exercer une influence salutaire sur les conditions de vie de certains pays, entre autres sur la vie intérieure de notre pays aussi. Bien entendu, nous ne voulons pas qu'y croire, mais encore contribuer résolument, avec un entier dévouement à la réalisation de cet espoir.

Nous sommes encouragés et fortifiés dans notre espérance d'une part, par la situation qui s'est constituée ici, dans notre pays dans le domaine de la coexistence pacifique, et de la coopération pour le bien, en dépit des divergences idéologiques, d'autre part, par les délibérations et les proclamations du concile du Vatican qui vient de prendre fin. Or, nous sommes d'avis que ces événements justifient de façon frappante l'attitude des personnalités ecclésiastiques catholiques et des penseurs laïques hongrois qui, depuis la fin de la deuxième guerre mondiale ont cherché et tracé avec une persévérance tenace la seule voie praticable dans des conditions radicalement transformées.

Cette attitude, dont l'un des heureux résultats a été l'accord partiel établi le 15 septembre 1964 entre la République Populaire Hongroise et le Saint-Siège a été déterminée de façon fondamentale par Mgr Gyula Czapik arche-

vêque d'Eger, décédé en 1956. C'est lui qui proclama cette vérité: C'est ici dans les circonstances données que l'Église catholique hongroise doit trouver ses possibilités de vie. C'est lui qui a attiré l'attention sur les points de contact où l'État athée et l'Église catholique, les croyants et les non-croyants se rencontrent, c'est à dire que les intérêts du peuple hongrois tout entier sont les mêmes, sans distinction de conception de vie. Ces points de contact sont tout d'abord la sauvegarde de la paix mondiale, la solution des conflits internationaux au moyen de pourparlers, l'interdiction d'utiliser les armes atomiques, le désarmement universel, et à l'intérieur du pays, la coexistence pas seulement obligée des croyants et non-croyants mais leur coopération pacifique et active pour la réalisation de tout ce qui peut servir à notre patrie ainsi qu'au bien-être du peuple.

Nos critiques de l'intérieur et de l'extérieur, entre autres surtout les émigrants qui, n'étant pas d'accord avec le régime socialiste, avaient quitté le pays, n'ont quelquefois pas compris, d'autres fois se sont mépris sur notre collaboration, comme si nous avions peut être péché contre la fidélité au pape, chef suprême de notre Église ou transigé quelque peu avec nos principes de foi catholiques. Alors qu'en vérité nous avons toujours parfaitement eu conscience et nous avons encore conscience de l'incompatibilité de notre conception catholique et de la conception marxiste du parti communiste qui gouverne l'État. Mais en même temps nous avons déclaré et nous déclarons encore qu'au lieu de nous isoler l'un de l'autre — ce qui est quand même pratiquement impossible — il faut découvrir et tenir compte des intérêts de ce monde et des idéaux humanistes qui pourtant nous relient étroitement et qui offrent les possibilités de coexistence pacifique et active. *András Hamvas* archevêque de Kalocsa, président de la conférence épiscopale hongroise a attiré l'attention sur la nécessité de faire des efforts dans ce sens, lorsqu'il intervenait dans la discussion du schéma — devenu plus tard constitution pastorale — relatif aux rapports de l'Église et du monde moderne. Interprétant le point de vue de tous les pères conciliaires hongrois, il a déclaré: „Nous, membres de l'Église vivant dans les États socialistes, vivons sous un régime entièrement nouveau, c'est pourquoi il nous faut suivre de nouvelles voies. Là se présentent toute une série de nouvelles questions qu'il nous faut résoudre pour le plus grand bien de notre Église. Le but qui donne une force impulsive constante à nos efforts, c'est d'assurer notre vie et nos fonctions ecclésiastiques et même, dans la mesure du possible, de les intensifier.” Le corps épiscopal et le clergé hongrois, a souligné l'archevêque Hamvas ont participé à favoriser aussi le bien-être matériel du peuple, précisément dans l'esprit du schéma traité, ce qui a d'autant plus fortifié les fidèles catholiques dans leur piété et leur fidélité à l'Église. „Nous souhaitons, pour notre part que les rapports entre notre Sainte Mère l'Église et le monde soient semblables — a ajouté l'archevêque Hamvas — et, dans ce but, nous proposons qu'en restant dans le domaine de notre foi et de notre enseignement moral, nous évitions d'envenimer ce qu'on appelle la lutte idéologique. En effet, l'aggravation de la lutte idéologique ne favoriserait guère les rapports fraternels des hommes, ni la solution ou le dénouement des problèmes, précisément pour lesquels notre schéma nous mobilise.” L'archevêque a déclaré catégoriquement „Bien entendu, l'attitude que nous préconisons ne peut pas faire oublier ou faire passer au second plan ce qui reste notre tâche primordiale: la primauté de l'âme, la confession de la foi, notre responsabilité devant Dieu . . . . Mais quant à nous qui vivons de la foi et travaillons pour elle, nous devons aussi agir et remplir notre mission apostolique et évangélique, même si notre époque et le monde auxquels nous nous adressons, prêts à les servir, ne répondaient pas comme il le faudrait à notre sollicitude et à nos efforts.”

En effet, vingt ans d'impressions et d'expérience nous ont convaincus que l'attitude catholique démontrée par l'archevêque Hamvas est aussi une des conditions fondamentales de la formation d'une atmosphère spirituelle — dans un sens plus étendu nous pourrions dire oecuménique — dans laquelle pour la mise en valeur la plus complète possible de la coexistence pacifique et active si désirable chez nous et dans les autres pays socialistes aussi, des entre-

tiens féconds pourraient s'amorcer entre catholiques et marxistes; en général, entre croyants et non-croyants.

Mais ce n'est pas seulement pour nous autres catholiques hongrois, la conviction d'avoir choisi la bonne voie qui nous incite à envisager la nouvelle année avec confiance mais aussi la compréhension croissante du côté marxiste, que nous remarquons aussi bien à l'égard des travaux du deuxième concile du Vatican, qu'à celui de notre attitude. Dans son numéro de 22 décembre le *Népszabadság* organe central du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois, a publié un article remarquable sur le concile. *János Hajdu*, l'auteur marxiste, après avoir constaté que dans l'histoire des conciles les rapports de l'Eglise et du monde n'avaient encore jamais été si ouvertement à l'ordre du jour, a rappelé que Jean XXIII avait inauguré une nouvelle époque par les déclarations faites au cours de son règne, le style de son gouvernement, les dialogues sciemment engagés; quant à sa dernière encyclique intitulée *Pacem in terris* elle constitue pour son Eglise un héritage politique que le catholicisme ne peut négliger ou renier qu'en assumant ouvertement le rôle de soutien de la réaction politique. „Le pape Jean — lisons-nous encore — a conseillé un dialogue durable avec les communistes et non pas une croisade contre eux, ce qui, bien entendu, ne signifiait pas de sa part un compromis idéologiste.” „Pour nous, déclare l'auteur marxiste, le plus intéressant c'est de voir quelle idéologie et quel enseignement politique l'Eglise communique à ses fidèles, quelle est sa prise de position pour la guerre ou la paix, pour ou contre la coexistence pacifique des pays à structures sociales différentes, si elle veut aider ou entraver le travail constructeur dans les pays où des millions de catholiques prennent part à l'édification du socialisme. Enfin, mais pas en dernier lieu: l'Eglise met-elle en jeu sa propre autorité morale et son influence politique contre les peuples colonisés ou à demi-colonisés qui luttent pour leur libération nationale et leur dignité humaine, ou cherche-t-elle une nouvelle position?” „Il n'est pas douteux, poursuit l'auteur, que les discussions et les votes du concile ont montré que la plupart des évêques posent la question de cette façon ou d'une manière analogue. Il est vrai que de nombreux compromis ont eu lieu au concile — ce que nous avons aussi annoncé dans nos communications sur le concile —, pourtant dans quelques questions importantes les exigences de notre époque ont marqué les prises de position de leur empreinte. Le concile a condamné la guerre, et la valeur morale de cette condamnation est grande même si le concile — en premier lieu sous l'influence des évêques américains — a ménagé une échappatoire”. „La proposition de l'aile conservatrice qui aurait voulu prononcer la condamnation solennelle du marxisme athée a échoué”. A ce propos l'auteur marxiste commente et fait séparément l'éloge des intervenants de *Mgr König* archevêque-cardinal de Vienne et de *Mgr András Hamvas* archevêque de Kalocsa. L'auteur use de réserves et d'objections, mais enfin il n'hésite pas à déclarer: „Le monde doit prendre conscience de ce que, dans les efforts déployés pour rendre les rapports humains plus équitables et plus pacifiques, on peut compter sur de nombreux membres de l'Eglise catholique... Le souffle des temps nouveaux a traversé la discussion des questions de plus grande portée... Nous avons adopté une autre idéologie que celle de l'Eglise catholique. Mais nous espérons qu'après le concile, s'offriront davantage de possibilités d'entretiens et de collaboration entre catholiques et communistes, croyants et athées, dans l'esprit du progrès social.

Les activités de notre revue *Vigilia* sont consciemment et expressément déployées au service de ces entretiens et de la collaboration prise dans ce sens. Ce que nous voulons atteindre par là, c'est faire comprendre que nous ne sommes ni ne voulons être un corps séparé dans notre peuple hongrois, mais que nous aussi, en tant que catholiques avons, dans le régime socialiste, nos problèmes dont la solution satisfaisante serait tout à l'avantage des intérêts purement humains et nationaux qui nous appartiennent en commun.